



DISSONÂNCIA

Revista de Teoria Crítica

ISSN: 2594-5025

Instituto de Filosofia e Ciências Humanas

Universidade Estadual de Campinas

www.ifch.unicamp.br/ojs/index.php/teoriacritica

Título Marcuse à Düsseldorf: Un témoignage

Autor(a) Klaus-Gerd Giesen

Tradutor(a) -

Fonte Dossiê Herbert Marcuse, Parte 1 (*Dissonância: Revista de Teoria Crítica*, volume 2, número 1. 1, junho de 2018)

Como citar este artigo:

Giesen, Klaus-Gerd. "Marcuse à Düsseldorf: Un témoignage". *Dossiê Herbert Marcuse, Parte 1 (Dissonância: Revista de Teoria Crítica*, v. 2, n. 1.1), p. 114-124, junho de 2018.

MARCUSE À DÜSSELDORF

UN TÉMOIGNAGE

Klaus-Gerd Giesen

Université Clermont Auvergne

Ce jour là, le 31 août 1976, une chaleur tout à fait inhabituelle avait envahi la Rhénanie. Avec deux amis de mon lycée j'avais traversé le Rhin en tramway pour rejoindre la salle Schumann à Düsseldorf où devait avoir lieu le grand débat tant attendu. Adolescents hautement politisés dans le contexte de l'après-1967/68 nous étions particulièrement excités à l'idée de voir s'affronter sur scène le principal inspirateur, sur le plan théorique, de la révolte estudiantine occidentale et des nouveaux mouvements sociaux émergents, Herbert Marcuse, et le secrétaire général de l'Union démocrate-chrétienne (CDU) conservatrice, le professeur de droit Kurt Biedenkopf. Participaient également à la joute le psychanalyste Alexander Mitscherlich et le politologue Kurt Sontheimer.

L'importance cruciale de la soirée autour du thème « *Le conflit entre la révolution philosophique et le changement politique* » (« *Der Widerstreit zwischen philosophischer Revolution und politischer Veränderung* ») fut soulignée par la présence de 1800 personnes dans une salle bondée, sans climatisation et fermement encadrée par la police, et surtout par sa retransmission télévisée par le *Westdeutscher Rundfunk* (WDR). De par là, l'impact sur l'opinion publique ouest-allemande ne pouvait guère être sous-estimé.

Aussi bien ce qui a été convenu d'appeler la Nouvelle Gauche que les Jeunesses chrétiennes-démocrates (*Junge Union*) ne s'y étaient pas trompées, et avaient massivement mobilisé leurs adhérents ou sympathisants pour soutenir, par applaudissements frénétiques ou par interruptions verbales, leurs intellectuels de référence respectifs.¹

En effet, nous nous trouvions à un moment charnière dans l'histoire de la République fédérale d'Allemagne : depuis sept ans la révolte estudiantine et « l'Opposition extraparlamentaire » (*außerparlamentarische Opposition* : APO) s'étaient progressivement fractionnées en multiples courants, allant d'une radicalisation terroriste, inspirée par la guérilla urbaine en Amérique du Sud, par les *Rote Armee Fraktion* (RAF) et *Bewegung 2. Juni* militairement entraînés en Jordanie par le Fatah palestinien et n'ayant pas hésité à procéder à des attentats à la bombe, à prendre des otages et à lâchement assassiner plusieurs personnes, jusqu'à des arrangements réformistes avec le pouvoir, dans le cadre de la coalition centre-gauche, d'abord sous la houlette de Willy Brandt à partir de 1969, entre les sociaux-démocrates du SPD et les libéraux du FDP. Il faut y ajouter une myriade de nouveaux mouvements sociaux féministes, écologistes et pacifistes plus ou moins radicaux. Une dispersion pareille constituait déjà en soi un affaiblissement stratégique considérable pour la gauche, mais lui avait aussi permis d'inscrire certaines de ses idées sectorielles à l'agenda politique. L'attente vis-à-vis de Marcuse fut énorme, notamment pour insuffler des nouvelles idées et guider l'action sur le terrain de la lutte. Car, à la différence de Horkheimer, d'Adorno et du jeune Habermas qui avaient été

1 Il est surprenant que le débat ne figure nulle part sur le site web « officiel » de Herbert Marcuse, entretenu par son petit-fils Harold Marcuse : <http://www.marcuse.org/herbert/>.

perçus – à juste titre – comme lui étant hostiles, Herbert Marcuse a toujours su garder l’aura de celui qui soutenait la révolte en lui trouvant une forte utilité à long terme, bien que, lui aussi, la vouant à l’échec à court terme.²

Cependant, Marcuse avait quitté l’Allemagne en 1933, d’abord pour Genève et Paris, puis pour les États-Unis, et n’était jamais revenu s’y réinstaller. Certes, il connaissait extrêmement bien la situation politique de l’Allemagne des années 1930 et 1940 puisqu’il avait travaillé à Washington pour le gouvernement américain, d’abord comme analyste spécialisé dans les affaires allemandes pour le *U.S. Office of War Information* (OWI), puis dès 1943 pour le *Office of Strategic Services* (OSS), l’organisation qui a précédé la *Central Intelligence Agency* (CIA), et finalement, jusqu’en 1951, comme chef de la section d’Europe centrale du Département d’État (*U.S. Department of State*).

Toutefois, après sa nomination professorale à Brandeis University en 1958, puis en 1965 à San Diego, il s’était tourné vers les travaux théoriques qui ont fait sa réputation et sa gloire, ainsi que vers les luttes sociales aux États-Unis. Par conséquent, durant les années 1970 il connaissait nettement mieux la situation politique aux USA que celle de l’Allemagne. Sa tournée de conférences et de débats de l’été 1976 sur territoire ouest-allemand, dont la dispute télévisée de Düsseldorf fut sans doute le point culminant, resta imprégnée d’un étrange décalage entre sa solide position théorique et sa faible connaissance, non pas des débats intellectuels en tant que tels, mais des subtilités de la vie politique *quotidienne* de la République fédérale, ainsi que surtout des attentes du grand public.

2 Voir à ce sujet : Wiggershaus (1997: 676-705). Sur la pertinence de la tradition de la théorie critique : Nobre (2008: 265-283).

Puisque le psychanalyste Mitscherlich resta la plupart du temps plutôt en retrait ou s'opposa ponctuellement davantage à Marcuse qu'aux autres participants (notamment lorsqu'il déclara que l'anxiété des individus dans le contexte d'une société capitaliste largement anxiogène peut aussi avoir des aspects positifs, comme par exemple celui de rapprocher les uns des autres), et que le politologue social-démocrate Sontheimer se contenta d'animer les échanges en posant des questions aux autres, Marcuse se trouva pratiquement seul face à Kurt Biedenkopf, un politicien chevronné et parfaitement opportuniste qui, de surcroît, dirigeait à ce moment-là la campagne électorale de la principale formation politique conservatrice, la CDU, en vue des élections fédérales qui avaient lieu seulement un mois plus tard. En d'autres termes, Marcuse avait bizarrement accepté de débattre en pleine campagne électorale avec le secrétaire général du parti conservateur. De par là même, le débat télévisé de Düsseldorf faisait inévitablement lui-même partie de la campagne électorale. Et le « Sage de San Diego » ne pouvait que se retrouver sur la défensive face aux attaques polies et calmes, mais aussi déterminées et insistantes, de Biedenkopf, qui outre son poste de professeur d'université en droit, avait peu de temps auparavant également occupé, pendant trois ans, celui de membre de plein droit de la direction centrale du grand groupe chimique Henkel à Düsseldorf, l'un des fleurons du capitalisme rhénan.

Habillé, comme toujours, en chemise blanche (mais cette fois-ci en manches courtes), Marcuse récita, pour ainsi dire, le crédo de son analyse tel qu'il l'avait déjà développé quatre ans plus tôt dans *Counterrevolution and Revolt* (Marcuse 1972) : les conditions objectives d'une révolution dans le monde occidental ne seraient pas encore entièrement réunies, notamment parce que la

classe ouvrière ne serait pas prête. Le véritable sujet révolutionnaire se trouverait de toute façon du côté des masses misérables des pays décolonisés et affreusement exploités et dominés. Toutefois, cela ne signifierait pas pour autant que la *rébellion* – Marcuse a toujours insisté sur ce terme – du mouvement étudiant occidental soit restée sans effets. Au contraire, elle aurait permis de percer une ouverture culturelle, au sens large du terme. L'évolution des forces productives, dont notamment la technologie engendrant une richesse inouïe et facilement partageable, permettrait enfin, à terme, la libération du travail aliéné et la rupture avec le système capitaliste. Pour préparer cela, il conviendrait d'entamer le processus culturel du *Great Refusal* face à la société de consommation et à la guerre impérialiste, une attitude de rejet qui rapprocherait toujours davantage, autant que faire se peut, éros, travail et politique.³

Marcuse estima que le mouvement social de 1967/68 représenterait le début d'une telle stratégie de rupture, et l'ouverture d'une porte de sortie possible vers le socialisme.⁴ Il importerait cependant grandement de ne pas esquiver, ne serait-ce qu'approximativement, les contours de la future société sans aliénation (sauf qu'elle devra nécessairement s'articuler sans classes sociales ; Marcuse 1969 : 88-89), car seul le processus révolutionnaire lui-même pourrait la définir. En 1969 il avait prévenu à ce sujet : « The militants have invalidated the concept of « utopia » – they have denounced a vicious ideology » (ibid. : ix). En d'autres termes, afin d'éviter toute dérive utopiste et

3 « a [...] juncture between the erotic and the political dimension » (Marcuse 1974 : xxi).

4 I Il écrivait un an avant le débat de Düsseldorf : « The New Left *totalized* the rebellion against the existing order in its demands and struggle ; it changed the consciousness of broad sectors of the population » (Marcuse 2005 : 188).

paternaliste il faudrait se contenter d'une position *négative* de rejet de la société actuelle et, pour le reste, tout simplement faire confiance aux actuels et futurs révolutionnaires pour préciser le contenu concret de l'après-révolution et de la société libérée, tout comme pour le *timing* de la révolution. Ainsi, Marcuse avait terminé son célèbre livre *One-Dimensional Man* par cette avant-dernière phrase : « The critical theory of society possesses no concepts which could bridge the gap between the present and its future ; holding no promise and showing no success, it remains negative » (Marcuse 2007 : 261). En revanche, le risque d'une contre-révolution réactionnaire se serait également considérablement accru, car le système capitaliste, de par une double stratégie de cooptation partielle et de répression impeccable, tenterait naturellement de se défendre contre les attaques.

Très peu de personnes présentes dans la salle, et encore moins de téléspectateurs, avaient réellement lu les ouvrages de Marcuse. La plupart ne disposait que d'une très vague connaissance des fondements théoriques, et assistait au spectacle essentiellement pour voir en direct le mythe vivant. Dès lors, Kurt Biedenkopf pouvait se montrer détendu et très à l'aise pendant tout le débat : il lui suffisait de répéter inlassablement, sous différentes formes, les mêmes questions à Marcuse : pourquoi préparer la révolution si les contours de la société à venir ne sont pas encore clarifiées, et quand le passage révolutionnaire à une époque postcapitaliste peut-il survenir en République fédérale?

Marcuse refusa d'entrer dans le jeu de la première interrogation: « La question présuppose que je sois un prophète, ou que Marx fût un prophète. En plus, je dois à présent dire très sérieusement : Poser la question de façon répétée sert en soi déjà à

la faire dériver vers l'utopie. Pour moi, il n'est pas si difficile d'imaginer une société libre ». ⁵ Cependant, à la surprise générale, il tomba dans le piège de la deuxième question : un monde sans pauvreté, sans répression, sans angoisse, sans travail aliéné, serait possible très bientôt, « *déjà demain* », et cela non pas par une révolution communiste classique, mais par une révolution plus profonde, celle de « *la mutation de l'homme en tant qu'homme* » (*Umwälzung des Menschen als Menschen*), à condition que les rapports de pouvoir réellement existants dans la société ne l'empêchent pas. ⁶

Le très réaliste Kurt Biedenkopf fut aussitôt en mesure de profiter de ce faux pas de Marcuse, en insistant sur le fait qu'une telle théorie normative ne pourrait même pas être questionnée, discutée ou invalidée, car celui qui formulerait ne serait-ce que des doutes sur la mutation impérative, mais non spécifiée, s'exposerait d'emblée à la suspicion de s'opposer à tout changement de société, et d'agir dans le sens des rapports de pouvoir existants. Le fantôme de « l'Homme nouveau », concept indéfini surgi de nulle part, du moins pas explicitement, continua dès lors à hanter la salle Schumann de Düsseldorf et l'espace télévisé pendant tout le reste du débat. Quelques jours plus tard, le quotidien conservateur *Die Welt* évoqua à ce sujet « la démystification de Marcuse » ⁷ (le quotidien *Rheinische Post* alla le même jour dans le même sens ⁸), tandis que l'hebdomadaire libéral *Die Zeit* parla à propos de sa réponse de « poésie sociale » (*Sozialpoesie*) : « De nos jours, la simple évocation du [futur] radicalement nouveau ne suffit plus ;

5 *Die Zeit*, n. 38, 10 septembre 1976, p. 41-42.

6 *Die Zeit*, *ibid.*

7 *Die Welt*, 2 septembre 1976.

8 *Rheinische Post*, 2 septembre 1976.

de nos jours, les gens souhaitent savoir comment y parvenir et ce que cela représente. Le saut [vers l'inconnu] a perdu de sa fascination ».⁹

De par là, le journaliste de *Die Zeit* a réussi à bien saisir la transformation qui s'était progressivement opérée au sein de l'opinion publique allemande depuis les émeutes de Berlin-Ouest en 1967 : face à l'évolution de la politique allemande même les citoyens les plus ouverts à un changement de société refusaient désormais de naviguer à vue, et réclamaient des objectifs plus concrets, politiquement transformables, ou autrement dit : une feuille de route. Une vague esquisse comme celle proclamée par Marcuse, qui sinon avait persisté dans son refus d'articuler une utopie *positive* en restant, assez maladroitement, sur une posture de simple évocation du *Great Refusal* tout en estimant possible une révolution pour très bientôt, ne pouvait recueillir que de la réserve et de la déception. Au moins Biedenkopf et d'autres politiciens étaient-ils en mesure de proposer quelques réformes aux nombreux téléspectateurs. Sur ce point, Marcuse s'est donc très mal défendu face à intellectuel organique du conservatisme.

La fin chaotique de la discussion a sans doute renforcé l'impression générale d'un débat inconsistant : dès que le public présent dans la salle pouvait poser des questions une indescriptible cacophonie s'installa. Sous les hués ou les applaudissements, Herbert Marcuse fut accusé par certains militants communistes à n'être qu'un réactionnaire ou un traître à la cause ouvrière.¹⁰ D'autres tentèrent d'empêcher que soient posées des questions à Biedenkopf ou à Mitscherlich. De toute évidence, arrivant de

⁹ *Die Zeit*, op. cit.

¹⁰ Pour un compte-rendu du débat vu sous cet angle : « Ein Schwanzreiber der Bourgeoisie », *Marxistische Studenten-Zeitung*, n. 14, 1976.

Californie, Herbert Marcuse, attendu quasiment comme le Messie par une partie de la Nouvelle Gauche allemande pour lui indiquer le chemin à suivre, avait mal évalué les situation politique et attente en Allemagne de l'Ouest de l'été 1976.

Le fait même qu'un long débat télévisé eut pu avoir lieu entre d'un côté celui qui était à la fois l'organisateur en chef et l'intellectuel organique des forces politiques conservatrices et du *corporate capitalism*, et de l'autre le principal contempteur contemporain de celui-ci et inspirateur de la Nouvelle Gauche ouest-allemande, peut sans doute être vu comme l'un des éléments clés dans le tournant vers la révolution conservatrice de la deuxième moitié des années 1970 et du début des années 1980. En effet, si un peu plus d'un mois après le débat télévisé, la CDU, sous la houlette du tandem Kohl/Biedenkopf, perdait encore tout juste les élections fédérales – en dépit de résultats tout à fait encourageants – et le social-démocrate Helmut Schmidt pouvait encore rester chancelier à la tête de la coalition scellée avec les libéraux du FDP, l'ambiance intellectuelle générale avait commencé à basculer. Les graves événements terroristes de l'année suivante ont accéléré cette dynamique.¹¹ Quatre ans plus tard, Helmut Kohl sera élu chancelier de la République fédérale et entamera une politique véritablement réactionnaire, alors que ses deux prédécesseurs Willy Brandt et, en partie du moins, Helmut Schmidt avaient misé sur l'intégration progressive des forces de la Nouvelle Gauche dans le jeu institutionnel du système politique (la fameuse « marche à travers les institutions »). Naturellement, la « restauration » en Allemagne de l'Ouest faisait partie d'un

11 Herbert Marcuse a clairement pris ses distances vis-à-vis des mouvements terroristes : « Mord darf keine Waffe der Politik sein », *Die Zeit*, 23 septembre 1977.

mouvement tectonique plus vaste, puisque dans d'autres pays, dont notamment en France, aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, des évolutions similaires avaient lieu à peu près en même temps. Pour paraphraser Pierre Bourdieu au sujet de la révolte occidentale de 1967/68 : il n'y a rien de plus dangereux qu'une révolution ratée...¹²

La performance habile du « jeune loup » Kurt Biedenkopf face à un Herbert Marcuse âgé de 78 ans – il mourra moins de trois ans plus tard d'une crise cardiaque à Starnberg – et éprouvant parfois quelques difficultés à se concentrer, a joué un rôle non négligeable dans le basculement progressif vers une situation réactionnaire et un raidissement du pouvoir. De ce fait, le débat du 31 août 1976 marqua une césure intellectuelle et politique dans l'histoire de la République fédérale allemande.

Références

MARCUSE, H. *An Essay on Liberation*. Boston : Beacon Press, 1969

_____. *Counterrevolution and Revolt*. Boston : Beacon Press, 1972.

_____. *Eros and Civilization*. Boston : Beacon Press, 1974.

_____. « The Failure of the New Left ? ». In : D. Kellner (dir.). *The New Left and the 1960s : Collected Papers of Herbert Marcuse*. London : Routledge, 2005.

_____. *One-Dimensional Man*. London, New York : Routledge, 2007.

12 Source : <https://www.youtube.com/watch?v=Sj3r48hMnw0>. Voir aussi le regard rétrospectif très sévère de celui qui avait animé le débat du 31 août 1976 : Kurt Sontheimer, « Die gescheiterte Revolution », *Die politische Meinung*, n. 378, Mai 2001, p. 11-15.

NOBRE, M. « Teoria crítica hoje ». In : D. T. Peres et al. (dir.), *Tensões e passagens: Filosofia crítica e modernidade. Uma homenagem a Ricardo Terra*. São Paulo : Singular/Esfera pública, 2008, p. 265-283.

WIGGERSHAUS, R. *Die Frankfurter Schule*. München : Deutscher Taschenbuch Verlag, 1997.